

André C h a s t e l (la France)

LE SENS DES "PETITES VILLES"

On commencera par rappeler quelques textes contemporains sur Rothenburg a/Tauber. En les comparant à d'autres éloges de villes anciennes, on pourrait mieux définir le charme profond qu'elles exercent, à travers quelques traits à peu près constants: à savoir le traitement original, ou mieux: l'interprétation d'un site, le fait que la configuration d'ensemble compte d'emblée plus que le détail, la qualité homogène des éléments, la nature des matériaux, les agencements inattendus ou comme on dit souvent: pittoresques qui semblent préservés comme par miracle. On pourrait ainsi établir le portrait-type d'une petite ville ancienne, et c'est sur un "modèle" de ce genre que, au moins dans un premier temps, il semble permis de raisonner, dans le cadre des problèmes spécifiques du Colloque.

Mais on gardera présentes à l'esprit deux précautions:

- 1) les réflexions des historiens et des géographes se sont surtout portées sur les phénomènes urbains d'un volume démographique et donc d'une étendue supérieurs à ceux des "petites villes" avec lesquelles on se situe entre 2.000 et 20.000 habitants. Ils ont insisté sur des aspects sociaux et politiques: capitalisme précoce, rôle directeur lié à la consolidation de l'Etat, problèmes d'extension, qu'il ne faut pas se contenter de transposer: la "petite ville" semble bien impliquer une dimension différente du temps historique, puisque, par définition, elle n'a pas connu la croissance constante de la grande.
- 2) La distribution géographique des "petites villes" est très remarquable; elles sont disposées en chaîne et constituent des familles. Elles n'obéissent pas à un seul modèle et l'Occident offre ici une étonnante diversité entraînant des problèmes assez différents de l'une à l'autre pour l'aménagement, l'entretien etc... Mais en même temps; les "petites villes" ne sont pas d'une diversité absolue et je vais essayer de rassembler en les articulant de mon mieux les considérations majeures qui apparaissent à peu près fatalement dans nos réflexions et nous désignent donc des constantes. Par prudence, je m'en tiens à des exemples européens, avec l'impression que, moyennant certaines transpositions, ils peuvent avoir une valeur générale.

L'un des intérêts, ou plus exactement ce qui fait la valeur irremplaçable de la "petite ville", d'un point de vue aussi large que possible et donc purement anthropologique, c'est qu'elle manifeste encore les trois aspects de l'habitat groupé que la grande ville ne connaît plus et ne permet plus d'observer, ni, bien sûr, d'éprouver. Si la "Petite Ville", de 1.000, 2.000 à 15, 20.000 habitants nous paraît préserver - et par suite offrir - un "mode de vie" original et ancien, c'est pour trois raisons, et à mon avis trois seulement: elle met en évidence 1. le clos, 2. l'espace vital, 3. la communauté.

D'abord, elle suppose une enceinte et des portes; elle offre une protection ostensible par ses murs et sa fermeture sur elle même. Cette condition est souvent favorisée par le site, promontoire, arête, surplomb: Domme en Périgord, Vézelay, Urbino. La forte situation géographique ou même géologique, est un facteur de plus, et souvent saisissant; cette particularité est indispensable à une définition complète et il serait facile de montrer à travers la littérature épique, les romans médiévaux et modernes, le folk-lore etc..qu'elle a une valeur profonde d'archétype inscrit dans le subconscient.

Il y a une enceinte, des remparts, qui parfois encore créent d'étonnants à pic, extérieurs, qui souvent sont devenus des boulevards plantés, qu'il est absurde de transformer en autoroutes. On entre à l'intérieur d'une structure disposée pour envelopper et protéger, même s'il n'y a plus de guerres féodales et de bandits de grand chemin, une étonnante impression de sécurité subsiste obscurément en nous, au moment où nous franchissons la porte, le seuil, d'un ensemble à l'enveloppe précise et forte. A travers cette expérience, nous revivons plus ou moins confusément les mouvements, cortèges, "entrées" princières, qui sont si étroitement liés à l'histoire de ces bourgs, et dont les études des spécialistes se préoccupent de plus en plus activement.

Le second trait original - et semble-t-il le plus méconnu - est la liaison intime de la "petite ville" avec l'espace d'environnement, c'est-à-dire avec la campagne. Etroitement liée à son existence, à son peuplement et même à sa configuration, il y a toujours une portion de campagne qui est sa campagne. En Provence, en Aquitaine comme en Flandre ou en Bavière, en Grèce, voire en Arménie, dans tous les cas où nous parlons d'une "petite ville" nous avons le souvenir d'un marché paysan, d'une place généralement centrale où les denrées sont acheminées et déployées, selon un calendrier et des règles explicites. Toute une zone agricole est ainsi liée intimement à la bourgade, dans un échange réciproque et constant de services. Historiquement, cette relation se laisse souvent très bien saisir: des emplacements, des noms, des symboles rappellent à l'intérieur de la ville la symbiose citéroir et dans les alentours, dans une zone de 20,30 kilomètres, la dépendance à l'égard du bourg est marquée également par des tracés, des dénominations, des signes, ne serait-ce que par l'organisation des moyens de circulation: routes, fleuve aménagé, traces de péages, passages contrôlés.. Rien n'établit mieux cette relation que les cartes et les estampes anciennes, à l'intérieur d'un horizon commun. Modeste aujourd'hui, où les transports et les échanges ont changé de rythme, la "petite ville" a été longtemps, et reste souvent encore, une petite capitale.

Il faut considérer enfin le fait qu'elle possédait une organisation complète, dont le souvenir est partout. C'est, dans tout effort d'aménagement de revitalisation, l'aspect auquel il convient peut-être le plus de prendre garde. Quand elle a subi une décadence économique et politique grave, la Communauté de la Petite ville donne l'image d'une décrépitude sociale, inéluctable, mais dans son malheur même cette société conserve encore d'ordinaire les points révélateurs, qui sont tout simplement la présence attardée des artisans. La petite ville, enfermée dans son enceinte, comportait tout l'éventail des métiers; des quartiers, des rues

avaient leur spécification: au Mont Saint Michel, à Dubrovnik, nous trouvons la rue marchande, les échoppes.. La différenciation des activités assurait la vie de la ville comme d'un organisme complet: on y trouvait tous les services, artisanaux, commerciaux ou juridiques.. Cette plénitude faisait sa force et lui a souvent donné son caractère. Aujourd'hui, l'armature architecturale subsiste encore, mais le milieu de fournisseurs se complétant les uns les autres s'est éteint. Sous l'action du tourisme, l'artisanat est la forme d'activité archaïque qui tend à revivre d'abord. On a parfois des doutes sur son authenticité.

La structure de la Cité comportait certains éléments spectaculaires: le château, l'église, les établissements conventuels, étroitement liés, évidemment à son organisation même. Ils intéressent, en fait les trois aspects généraux que nous venons d'évoquer, car ils participent à la fois à la constitution de l'espace clos de la Ville, par l'importance des remparts, des fortifications etc.., à son lien avec la campagne - où se trouvaient les exploitations des Seigneurs, du clergé -, et à la différenciation intérieure, de la communauté par la hiérarchisation sociale. La petite ville impose généralement par sa structure, parfois encore un peu par sa population, le souvenir de cette organisation. Il n'y a aucun doute que c'est là son privilège, sa singularité. Rocamadour, Montepulciano, toutes ces compositions étonnantes comportent les symboles saisissants d'un ordre social disparu ou, du moins, ayant depuis longtemps cessé d'être institutionnel. Le paysage urbain dont les petites villes sont les dispositions historiques, déploie l'articulation monumentale des formes longtemps privilégiées du pouvoir. Ce qui les associe inmanquablement à l'image d'une société archaïque ou traditionnelle. On est alors tenté de les considérer, pour cette seule raison, comme des survivances appelées à disparaître lentement. Mais si cette organisation hiérarchique stricte paraît en effet d'un autre âge, elle révèle en contre-partie ce qui fait la forme d'une collectivité moyenne: l'échange des services, le jeu de la réciprocité. Quand on parcourt ces petits organismes urbains, l'imbrication et l'équilibre des fonctions saute aux yeux, et non pas leur seul agencement dans l'espace mais le lien qu'il assure entre tous les membres et leur profonde solidarité. Aspect du social, qui disparaît vite, dès qu'on passe à l'échelle de la grande ville, où la plupart des traits indiqués ici se dissolvent irrémédiablement.

Ces caractères, sommairement indiqués, s'ils nous aident à préciser notre idée des petites villes européennes, nous fournissent - ils autant de raisons de veiller à leur préservation? Je n'en suis pas encore sûr. Il faut ajouter à ces données de fait, qui peuvent éventuellement guider l'action, comme elles orientent le travail scientifique, d'autres considérations qui seront de deux ordres: ce que j'appellerai le jalonnement de l'espace européen, et, en second lieu, le privilège de cristallisation architecturale. Il s'agit là de phénomènes spécifiques importants, qui doivent compter dans une grande politique culturelle.

Dans l'île d'Utopie, la capitale Amaurote est entourée de 3 cités, et chacune à moins de 24 milles de la voisine. Pourquoi? Cette description, comme l'a bien vu Fernand Braudel (1967) résume tout le problème: en Europe les "petites villes" se disposent en chaîne entre les grands Centres. Exemple classique, les Pays Bas, la Hanse, de même les marchés autour de Genève au XV^e siècle, les ports de la Côte provençale de Martiques à Fréjus au XVI^e siècle. Escales, étapes à 25-30 km. les unes des autres. H. Pirenne (1927) puis Lestocquoy (1952) ont bien marqué que les villes du cours moyen de la Meuse, de Dinant à Liège et Maestricht, sont séparées, en gros par cette distance qui est celle de la journée de marche, et il serait intéressant de restituer à travers notre Europe tout entière, ce réseau étonnamment diversifié, ce chapelet qui relie et traverse - en aidant à les constituer - tous les terroirs originaux. Les "petites villes" disposent ainsi par leur seule concaténation les repères d'itinéraires, que nous retrouvons en imagination au moment où nous les considérons dans leurs interrelations. Leur présence restitue ainsi à notre attention les dimensions d'un monde à parcourir, même si la suggestion qui s'adresse au marcheur ou au cavalier reste au seuil du subconscient. Ce qui apparaît ainsi pour la large zone, très anciennement peuplée, de l'Europe du Nord, s'observerait aussi dans la bande plus sinieuse, du monde méditerranéen, avec la suite des escales dont tant de petites villes côtières gardent le souvenir. Observation qui suggère une vue assez audacieuse mais séduisante sur l'ancienneté de ces "chaînes", et des principaux établissements humains en Occident. Le néolithique semble bien établir partout l'assiette des villages et des bourgs. Et peut-être, en Europe Centrale et Occidentale, jusqu'à une proportion de 60 %. Ce qui le rend probable, ce sont les conditions même de la grande expansion urbaine des XI^e-XIII^e siècles: tantôt elle a provoqué la greffe d'un bourg marchand à l'abri d'un château ou d'un monastère préexistants, tantôt elle a amené l'expansion de ce que Henri Pirenne nommait un noyau pré-urbain, c'est-à-dire un habitat déjà organisé et sans âge.

S'il en est bien ainsi, l'impression d'enracinement profond que nous donnent tant de "petites villes", trouve une justification nouvelle dans ce qu'on pourrait nommer "le subconscient historique". Le choix des sites remarquables conduit souvent au prix de paradoxes surprenants à l'occupation d'arêtes ou de pitons, à l'installation à la bouche des fleuves, aux seuils, aux cols qui commandent les passages...; nous apprécions d'ordinaire ces dispositions en termes médiévaux: la protection, ou modernes: le commerce. Mais si l'on remonte plus haut, s'il est vrai que le noyau originel de ces établissements a des chances d'être antérieur à la grande urbanisation des XI^e-XIII^e siècles, et qu'on doit supposer des fondations quasi immémoriales pour un grand nombre de "petites villes", elles apparaissent ainsi comme les repères primordiaux de notre étendue, et elles doivent à cette appartenance à la proto - sinon à la pré-histoire, une dimension saisissante dans la durée. D'autant plus qu'on imagine aisément, à travers tout ce qu'on en devine, la "sacralisation" propre à tous ces habitats anciens. La disparition des "petites villes", ou, du moins leur effacement soit par accroissement de leur enveloppe de faubourgs, soit par fusion dans les complexes géants, comme il est arrivé avec la plupart des capitales européennes, signifie la destruction des repères fondamentaux du monde; en ne conservant pratiquement rien de ces configurations,

la mégapole abolit le sens de ces dimensions, et, d'une certaine manière, fait perdre à l'homme une confiance en ce qui était sa mesure avant l'avènement tout récent de la machine. Ceci peut apparaître comme une raison de préserver dans les campagnes les silhouettes architecturales, les profils urbains, les aménagements encore constitués. A une époque où la mobilité des foules fait découvrir à tous et non aux seuls artistes, les vertus du paysage, cette organisation élémentaire de l'espace habité, avec les évidences accumulées et cachées qu'elle comporte, prend une valeur capitale.

A cet argument, s'en ajoute un autre, plus important encore, celui que tous attendent évidemment ici, que notre devoir est de déployer énergiquement et que je demanderai la permission d'appeler: le principe de cristallisation architecturale. Une petite ville, c'est un total d'édifices autour de quelques petits points forts, peu nombreux mais toujours significatifs. Le rapport qui s'établit ainsi entre les masses singulières: tours, façades, clochers, et le déroulement des structures plus modestes et répétitives, est toujours intéressant. Comme chacun le sait par expérience, ce rapport est même souvent tout à fait extraordinaire: le déroulement des toits au-delà de la cathédrale, les auvents en bord de rue ou de rivière, les alignements heureux et variables des masses .. Tout ce que l'excellent instrument, trop peu utilisé, de la photographie aérienne, met parfaitement en évidence. Cette coagulation des éléments d'architecture impose évidemment une interprétation globale et fait une règle de la préservation globale.

Ce n'est pas s'abandonner à l'emphase et à la rhétorique, que de désigner ces structures, avec leurs multiples implications, comme l'un des sommets de la création humaine. On a beaucoup étudié les plans de villes médiévales et classiques. On est arrivé à un certain degré de précision pour répartir dans l'espace et dans le temps la famille des plans radio-concentriques, qui nous ramènent presque toujours aux XI^e-XII^e siècles, et le plan de quadrillage, si fréquent aux XIII^e et XIV^e siècles. Ce sont là choses moins surprenantes qu'on ne le croirait d'abord, des formes universelles: aucune race, aucune nation n'en a l'exclusivité. On s'est divertit à montrer que les beaux quadrillages des villes neuves du XIII^e siècle, comme les bastides d'Aquitaine dont on fait souvent honneur chez nous au sens français de l'ordre, Hudson Turner, il y a plus d'un siècle, les rapportait au génie britannique, tandis qu'en Allemagne les plans en échiquier des Marches de l'Est sont considérés comme "echtdeutsch". A quoi il faut ajouter que la capitale des Tang, décrite par Marco Polo, n'a pas d'autre structure. Le schéma n'appartient à personne, mais chacun se l'approprie. Et, en un sens, tout le monde a raison, dans la mesure où ce qui importe, c'est la manière dont on en a tiré parti.

Cette deuxième observation fournit la conclusion. Aussi simple, aussi naïve que possible. Ce qui fait le prix de la petite ville et nous intéresse à sa préservation, c'est qu'elle manifeste plus clairement qu'aucun autre établissement le fait que le phénomène urbain doit être considéré sous l'aspect de l'art.

La Ville en tant qu'oeuvre d'art, voilà le point. C'est finalement à des villes de moyen et de petit volume que s'appliquent les remarquables analyses de C.Sitte, dans son "Städtebau nach seinen künstlerischen Grundsätzen (1889)". Tout le monde en connaît les résultats: l'irrégularité des places, les implantations de monuments, de fontaines ... sont toujours "inventés", jamais de convention. Tout ce que j'ai cru devoir énoncer se trouve ici prolongé et précisé: "le resserrement des villes dans leur enceinte et le petit nombre de leurs voies de communication étaient très favorables à l'esthétique de la rue.; la sinuosité des rues anciennes en fermait sans cesse la perspective et offrait à chaque instant à l'oeil un autre horizon". Ainsi est explicité le fondement "artistique" de l'urbanisme.

Il va sans dire que cette notion même, cette dimension de l'art, est en conflit direct avec l'idéologie donctionnaliste des modernes. Il ne'est pas dans mon propos d'instaurer maintenant la grande discussion qui serait nécessaire à cet égard. Tenons nous-en à la conclusion de l'urbaniste viennois. Après avoir souligné que l'urbanisme ancien, c'est l'art des surprises, il demande "quel architecte oserait aujourd'hui proposer une combinaison aussi charmante que le groupement en un même coin de rue d'un perron, d'une terrasse, d'une tribune et d'une statue de la justice, comme à l'hôtel de Ville de Görlitz?" Comme certains détails uniques du visage, ce sont là les arrangements qui créent l'innoubliable. Alors? il faut avec Sitte se rendre à l'évidence: "sans doute le charme des cités du passé a disparu pour toujours en bien des endroits, car il ne convient pas aux besoins de la vie moderne. C'est précisément la tâche de l'architecte que de distinguer dans notre patrimoine artistique ce qui peut-être abandonné aux démolisseurs et ce qu'il en faut à tout prix conserver".

Jacques D a l i b a r d (Canada)

THE CONSERVATION OF SMALL HISTORIC TOWNS IN NORTH AMERICA

Introduction

It is not my purpose today to boast or bewail comparative success or failure in the preservation of small towns in North America, nor to attempt a dissection of the processes whereby the concept of urban preservation has spread through the sub-continent. Suffice it to say that the arguments for and against, the philosophical justifications and the practical benefits, are discussed there as loudly, as fiercely, and as wearily, as they are in any part of the rest of the globe.

Preservationists in North America well understand that urban preservation depends on the indivisible trinity: Inventory, Control, and Funding. The preservation process is recognised as an aspect of urban planning, involving an inventory of historic property and an analysis of historic and urban character; an examination of voluntary and compulsory measures, to ensure the preservation of those properties and that character by controlling new and existing construction; and the development of economic and social devices to facilitate the continuing maintenance in good health of the historic properties and the special urban character.

Such matters are the common experience in all places where urban preservation is a live issue. However, I would suggest that there is an aspect of our urban culture, rooted in the history of our